

HERVÉ GUIBERT

# L'IMAGE FANTÔME



LES ÉDITIONS DE MINUIT

A T., échappé du roman général.

Et à mes parents.

© 1981 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0585-5

## LES LUNETTES A LIRE LA PENSEE

Il y avait, dans un de mes Bibi Fricotin, une invention fabuleuse qui me faisait rêver, et qui me faisait très peur en même temps si j'imaginai qu'on pouvait les retourner contre moi : les lunettes à lire la pensée. Depuis, j'ai trouvé dans des réclames plus ou moins salaces l'existence de lunettes qui transpercent les vêtements, qui déshabillent. Et j'ai imaginé que la photographie pouvait conjuguer ces deux pouvoirs, j'ai eu la tentation d'un autoportrait...

## L'IMAGE FANTOME

La photographie est aussi une pratique très amoureuse. Un jour, mes parents habitaient encore à La Rochelle, dans ce grand appartement clair bordé entièrement par un balcon qui surplombait les arbres du parc, et un peu plus loin la mer, je devais alors avoir dix-huit ans et j'étais revenu là pour un week-end, un jour de soleil, mais d'un soleil frais, aéré et doux, j'imagine maintenant mai ou juin, je décidais de prendre ma mère en photo.

Je l'avais déjà photographiée en vacances, avec mon père, sans réfléchir, des photos forcément banales, qui ne disaient rien de la relation que nous pouvions avoir, de l'attachement que je pouvais lui porter, des photos qui se contentaient de livrer obtusément un faciès, une physionomie. Ma mère refusait d'ailleurs le plus souvent de se laisser prendre en photo, prétendant qu'elle n'était pas photogénique, que cette situation immédiatement la crispait.

Si j'avais dix-huit ans, ce devait être en 1973, et ma mère, qui est née en 1928, devait donc avoir quarante-cinq ans, un âge où elle était encore très belle, mais un âge désespéré, où je la sentais à l'extrême limite du vieillissement, de la tristesse. Il faut dire que je me refusais jusque-là à la photogénier car je n'aimais pas sa coiffure,

qui était artificiellement bouclée et laquée, de ces affreuses mises en plis que ma mère se faisait faire, en alternance avec des permanentes, et qui embarrassaient son visage, l'encadraient malencontreusement, le cachaient, le faussaient. Ma mère était de ces femmes qui se vantent d'une ressemblance avec une actrice, Michèle Morgan en l'occurrence, et qui vont chez leur coiffeur avec une photo de cette actrice choisie sur un magazine afin que le coiffeur, en prenant modèle sur la photo, reproduise sur elles la coiffure de l'actrice. Ma mère était donc à peu près coiffée comme Michèle Morgan, qu'évidemment je me mis à haïr.

Mon père interdisait à ma mère le maquillage, et aussi de teindre ses cheveux, et quand il la photographiait, il lui ordonnait de sourire, ou alors il la prenait malgré elle, en faisant semblant de régler son appareil, pour qu'elle ne puisse pas contrôler son image.

La première chose que je fis fut d'évacuer mon père du théâtre où la photo allait se produire, de le chasser pour que son regard à elle ne passe plus par le sien, et par cette demande d'apparence, donc en fait de la libérer momentanément de toute cette pression accumulée pendant plus de vingt ans, et qu'il n'y ait plus que notre connivence à nous, une connivence nouvelle, débarrassée du mari et du père, juste une mère et son fils (n'était-ce pas en réalité le décès de mon père que je voulais mettre en scène ?).

La seconde chose fut de délivrer son visage de ce fatras de coiffure : je lui passai moi-même la tête sous le robinet, accroupie dans la salle de bain, afin que ses cheveux

se défrisent, et je plaçai sur sa tête une serviette afin que ses épaules ne soient pas mouillées. Elle était en combinaison blanche. J'avais essayé plusieurs robes anciennes, dont le souvenir remontait à l'enfance, par exemple cette robe à volants bleue à pois blancs qui est associée à un souvenir de dimanche, de fête, d'été, de plaisir, mais soit ma mère ne pouvait plus « rentrer dans la robe », soit la robe me paraissait de trop : prendre trop d'importance, être trop voyante, et finir par « cacher » encore ma mère, mais dans un sens contraire à celui de mon père, alors que toute tentative, rétrospectivement, consistait à la dénuder. Je peignai longtemps ses cheveux blonds mi-longs pour qu'ils soient absolument raides, de chaque côté de son visage, sans volume, sans flou, en laissant apparaître la pureté des lignes, son nez long et droit, ses maxillaires bien effilés, ses pommettes hautes et pourquoi pas, même si la photo devait être en noir et blanc, ses yeux bleus. Je la poudrai un peu, d'une poudre pâle presque blanche.

Puis je l'emmenai dans le salon, qui était baigné de lumière, de cette lumière douce et chaude, envahissante, reposante de ce début d'été et j'arrangeai un des fauteuils blancs parmi les plantes vertes, le figuier, les caoutchoucs, de travers afin que la lumière tombe plus doucement sur lui, et je baissai un peu le store pour atténuer l'intensité lumineuse qui risquait de gommer, d'aplanir le visage. J'enlevai aussi du champ probable de la photo toutes ces choses présentes mais « distrayantes », comme cette table en plexiglas sur laquelle reposaient des revues de télévision. Ma mère était assise dans ce fauteuil, avec sa combinaison, et sa serviette sur les épaules, et elle attendait,

droite, mais sans aucune raideur, que j'aie fini la préparation. Je remarquai que ses traits s'étaient déjà détendus, comme ces petites rides qui menaçaient de pincer sa bouche avaient tout à fait disparu (j'arrêtais momentanément le temps, et le vieillissement, je retournais en arrière dans mon amour pour ma mère). Elle était là, assise, majestueuse, comme une reine avant une exécution capitale (je me demande maintenant si ce n'est pas sa propre exécution qu'elle attendait, car, une fois la photo prise, l'image fixée, le processus du vieillissement pouvait bien reprendre, et cette fois à une vitesse vertigineuse ; à cet âge, entre quarante-cinq et cinquante ans, où il surprend si brutalement les femmes ; et je savais qu'une fois le ressort détendu elle laisserait faire avec un détachement, une sérénité, une résignation absolue, et qu'elle continuerait à vivre avec cette image dégradée sans tenter de la récupérer, au bord d'un miroir, avec des crèmes et des masques de beauté...).

Je la pris en photo : elle était à ce moment-là au summum de sa beauté, le visage totalement détendu et lisse, elle ne parlait pas, je tournais autour d'elle, elle avait sur les lèvres un sourire imperceptible, indéfinissable, de paix, de bonheur, comme si la lumière la baignait, comme si ce tourbillon lent autour d'elle, à distance, était la plus douce des caresses. Je pense qu'à ce moment elle jouissait de cette image d'elle-même que moi son fils je lui permettais d'obtenir, et que je capturais à l'insu de mon père. En fait, c'est ça : l'image d'une femme qui jouit, qu'elle ne pouvait jamais avoir, censurée par son mari, une image interdite, et le plaisir d'elle à moi était d'autant plus fort

que l'interdit volait en éclats. Ce fut un instant suspendu, un instant sans inquiétude, rassérénant. Pour quelques photos, je lui avais mis un grand chapeau de paille retourné, qui était pour moi le chapeau de l'adolescent de *Mort à Venise*, et que je portais parfois : de surcroît, peut-être, je projetais ma propre image sur celle de ma mère, et l'image de mon désir, l'adolescent, n'était-ce pas aussi une confiance que je lui faisais endosser ?

La séance était finie. Mon père revint. Ma mère remit une robe, refit aussitôt sa coiffure en mettant des rouleaux à ses cheveux et en passant sous le casque-séchoir. Elle redevint la femme de son mari, la femme de quarante-cinq ans, alors que la photo, momentanément, comme par magie avait suspendu l'âge, n'en avait fait qu'une idée sociale et absurde. Ma mère à ce moment-là avait été belle, plus belle qu'elle ne l'avait jamais été à aucun moment de sa jeunesse, c'est ce que je voulais croire. Je ne la reconnus plus, je voulus l'oublier, ne plus la voir, me fixer à jamais sur cette image qu'on allait extraire du bain révélateur.

Mon père venait de s'acheter cet appareil, un Rollei 35, et je m'en servais pour la première fois. Il s'était aussi acheté un matériel de développement qu'il avait installé dans la salle de bain. Nous décidâmes de tirer aussitôt le film, et le temps qu'il plongeait dans le bain correspondait à celui où ma mère enlevait la poudre de son visage, faisait sécher ses cheveux, réintérait son image première. Cette image première était totalement, définitivement reconstituée lorsque nous voulûmes faire sortir l'image occasionnelle, l'image subversive, la photo. Mais elle n'existait pas : nous vîmes en transparence, contre la lumière